

La truanderie au service de la littérature de Hamadâni à Diderot

par Safia KEDOUS

Le rapprochement de ces deux noms pourra surprendre du point de vue historique (1). Que peut-il bien y avoir de commun entre « le prodige de son temps », « l'écrivain et épistolier arabo-iranien » al-Hamadâni, mort en 1008 à Hérat (2) et l'écrivain français du XVIII^e siècle, l'encyclopédiste, le « Panthophile », Denis Diderot mort à Paris en 1784 (3). En dépit des apparences, le respect des données de l'histoire n'apparaît pas incompatible avec la recherche de certaines similitudes sur le plan littéraire, d'autant plus que la fréquentation des deux littératures, arabe et française, favorise les comparaisons et la découverte du fonds humain universel.

C'est dans cette perspective que nous avons été amené à nous interroger sur un point précis : l'existence d'une certaine

(1) Ce genre de parallèle entre personnages arabes et occidentaux, quelque peu délaissé aujourd'hui, a connu une grande vogue à une certaine époque. Voir en particulier le livre de Ya'qûb ŞARRÛF : *A'lâm al-muqtaṭaf* (Ma'arri et Milton, Ibn Khaldoun et Spencer, Şalâḥ ad-dîn et Richard Cœur de Lion, etc...). On a aussi comparé Ḥayy Ibn Yağzân et Robinson, Antar et Pyrrhus, Dante et Ma'arri, Machiavel et Ibn Khaldoun...

(2) Pour la bibliographie de HAMADĀNI et l'analyse des *Maqâmât*, se reporter à R. BLACHÈRE dans *EJ*², III, 108-109. Les références du présent article renvoient à *Séances* (trad. R. BLACHÈRE et Pierre MASNOU), Paris, Klincksieck, 1957.

(3) Les références du présent article renvoient à DIDEROT : *Œuvres romanesques* (éd. BENAL Henri), Classiques Garnier, Paris, 1959. On a utilisé également la correspondance manuscrite de DIDEROT. Celle-ci fait l'objet d'une publication complète par LEWINTER M., Club Français du Livre, 15 volumes (3 tomes parus). Enfin une édition complète et critique des œuvres de DIDEROT par CAIN Julien, Paris, Hermann, commencera à paraître en 1971.

Voir aussi THOMAS Jean : *L'humanisme de Diderot*, 2^e éd., 1938; POULET Georges : *Diderot*, dans *Études sur le temps humain*; MORNET Daniel, article dans *Revue des deux mondes*, 97^e année, t. IV, film 21 de la bibliothèque de la Sorbonne; MESNARD : *Le neveu de Rameau*; ADAM A. et FABRE J. : *Le neveu de Rameau*, cours professé à la Sorbonne,

analogie entre les *séances* de Nisapour et le célèbre roman de Diderot : *Le neveu de Rameau* (4).

Une première parenté est la mise en scène d'une catégorie de poètes et d'écrivains qui sacrifient leur indépendance pour se mettre au service de quelque mécène. Des réunions ou séances fournissent aux déserts l'occasion de faire valoir leur talent de conteur ou d'improvisateur. Les qualités nécessaires pour y briller sont celles-là mêmes qui sont réclamées dans les salons en Occident au XVII^e et au XVIII^e siècle. Or, Hamadani et Diderot décrivent précisément la vie de ce type d'écrivains. Dans une société trouble, ils tentent de gagner la faveur de quelque prince, d'un souverain ou d'un bourgeois parvenu. Echos sonores de leur temps, on doit leur reconnaître des accointances avec les truands et les chevaliers d'industrie.

Le milieu où ils règnent offre bien des aspects communs, qu'ils soient en Iran ou à Paris.

C'est dans un monde marqué d'une irrémédiable décadence politique qu'est né le genre « séances ». La dislocation du califat abbasside au milieu du X^e siècle et la création de principautés en Egypte, en Syrie, en Perse ont eu à certains égards une conséquence heureuse, en arrachant la primauté culturelle à Bagdad et à l'Irak. Généralement cultivés, les princes se plaisaient à attirer à leur cour poètes, écrivains, philosophes, savants. La cour était un modèle imité par la ville, tandis que le mécénat devenu une mode provoquait le pullulement des cénacles et des salons. Un Abû Ḥayân Tawḥîdî (5), un A.

(4) Publié en 1821. Il faut chercher les origines du livre dans le mécontentement de DIDEROT contre PALISSOT et sa coterie qui l'avait violemment critiqué dans la *Comédie des philosophes* (1760). De nombreux détails du *Neveu de Rameau* prouvent que DIDEROT a dû le commencer en 1761. Mais certaines allusions à des faits bien postérieurs qui vont jusqu'à 1776 indiquent que DIDEROT a plusieurs fois remanié son ouvrage.

Le livre appartient au genre romanesque. L'Auteur l'a intitulé « Satire » et ce mot peut être pris dans son sens ancien de « Mélanges » et dans son sens moderne de critique violente. Le personnage truculent de la « Satire », DIDEROT l'avait vu au café de la Régence; il a transformé sa médiocre figure et en a fait un symbole multiple.

(5) Abû Ḥayân at-Tawḥîdî : *Al-imtâ' wa l-mu'âsasa* (éd. Aḥmad AMIN et Aḥmad az-ZÎN), Le Caire, 1953, 3 v.

Mez (6), un Zâkî Mubarak (7) ont tracé un tableau vivant des structures sociales et économiques de cette époque. Les ambitions briguaient les hauts rangs, au prix de multiples bassesses. D'autre part, les discussions dogmatiques ou philosophiques que favorisait le mutazilisme alors à son apogée, tout en donnant naissance à l'élaboration de systèmes séduisants sur le plan de la raison, avaient des effets moins heureux sur la vie pratique. On pouvait observer le développement du scepticisme et du mercantilisme. Une pléthore d'écrivains (v.g. Abû Nawâs, Waliba Ibn Al-Hudab) se signalaient par le cynisme des mœurs, la débauche, la ruée féroce des appétits.

Le neveu de Rameau n'est pas sans rappeler le milieu des *séances* de Hamadani. Diderot y fait une description satyrique d'une catégorie de la population pour laquelle l'argent est roi, d'un monde où sévit la hâte fiévreuse d'arriver non par le travail mais par tous les moyens, entre autres par la spéculation. L'auteur a voulu suivre la même filière mais il n'a pas réussi. Que n'a-t-il hérité de son père « un fonds de marchand de soie de la Rue St Denis ou St Honoré ou d'épicier en gros ou d'apothicaire (8). On décèle dans ses propos un appétit de lucre : « De l'or, de l'or; l'or est tout et le reste sans or n'est rien » (9), la phrase est significative.

La conception de la vie qui se dégage de l'œuvre des deux auteurs apparaît plus proche encore et elle est partagée par un bon nombre d'hommes de lettres de leur temps. C'est une existence de quémandeur, de protégé qui n'était ni méprisée ni sans résultats car elle permettait l'accès à l'aisance et aux honneurs. A cela près que l'humeur de Hamadani et de Diderot était trop vagabonde et leur caractère trop entier pour tendre la main. C'est bien pourquoi ils voulurent démontrer la bassesse des quémandeurs et des protégés, mettre en lumière le mépris dont ils étaient l'objet. Tous deux ont mené une vie de bohème, tous deux ont préféré l'aventure. La mi-

(6) A. MEZ : *Ein Bagdadener Ilttenbild von Mohamed Ibn Ahmed Abû al-Muṭṭahhar al-Azdi*, Heidelberg, 1902: *Al-ḥaqâra al-islâmiyya fi al-qarn ar-râbi'* (trad. Abû Riḥâ), Le Caire, 1940-41.

(7) Z. MUBĀRAK : *La prose arabe au IV^e siècle de l'Hégire*, Paris, Maisonneuve, 1931, 148 p.

(8) *Neveu*, 403.

(9) *Id.*, 475.

sère a été la rançon de leur liberté et de leurs caprices. Diderot errait dans le Luxembourg « en redingote de peluche grise avec la manchette déchirée et les bas de laine noirs, recousus par derrière avec du fil blanc » (10). Hamadani lui ressemble étrangement : « ne me voyez-vous pas enveloppé d'un manteau râpé, vivant dans le besoin des jours amers et couvant ma haine dans des temps d'où me viennent noires vicissitudes ?, s'écrie-t-il dans la séance *Des Beaux Esprits* (11). Et il précise dans la séance ġurġân.

« Le vent de la détresse et le souffle de la misère m'emportèrent alors vers vous. Jetez un regard — que Dieu ait pitié de vous — sur un de ces pauvres hères faméliques, épuisés par le besoin, exténués par la pauvreté » (12).

Et de déclamer sur le maître *Tawil* le vers suivant :

« voyageur, franchisseur d'espaces, happé par les déserts qui se le disputent, hirsute et couvert de poussière ». Les *Séances* sont dominées, en effet, par la hantise de la pauvreté, à tel point que « faqr » en est le mot-clé. En fait, Hamadani et Diderot ont connu de près la misère et ce qui les rapproche, c'est que pour échapper aux tribulations du besoin, ils ont tous deux capitulé avec leur conscience. Cela étant, on se défend mal de rechercher dans les personnages qu'ils mettent en scène une esquisse de leur propre personnalité.

Le caméléon des *Séances* qui change de couleur, de race et de religion, Abû l-Fath al-Iskandarî, censé originaire d'Alexandrie, incarne le type du Mukaddî, du faux mendiant affilié à la truanderie si fréquente à l'époque dans les centres urbains. Sa silhouette demeure floue, déroutante en raison de ses multiples déguisements. Bateleur, éphèbe inquiétant, faux ascète, faux prédicateur, beau disert au demeurant, il est surtout un bohème ballotté par l'existence. Il est sans

(10) *Id.* 418 : *Lui* : en redingote de peluche grise. *Moi* : oui, oui. *Lui* : éreinté par un des côtés avec la manchette déchirée et les bas de laine noirs recousus par derrière avec du fil blanc; cf. p. 396, 408 et 426 : Je suis un ignorant, un fieffé truand, un escroc, un gourmand.

(11) Séance des *Poètes*, p. 61 (éd. Beyrouth, 1908, p. 9); cf. BLACHÈRE, *EP*, III, 108 : Il est possible qu'à Rayy, HAMADANI se soit commis avec la truanderie locale.

(12) *Séances*, 71 (éd. Beyrouth, 51), mètre *tawil*.

scrupule car il méprise trop les hommes pour leur épargner son cynisme. Il utilise ses dons naturels pour confondre les médiocres, duper les naïfs, cribler de traits acerbes les gens en place dont la richesse et la puissance ne dureront pas plus que sa propre misère.

Le héros de Diderot sous lequel il déguise son nom était un parasite sans vergogne, en quête d'esclavage alimentaire, ne cultivant qu'un art, ne perfectionnant qu'une science, celle de flatter les imbéciles ou de divertir les brutes. La vie était dure, en effet, pour les hommes de lettres de son temps. On était le pensionnaire, le protégé ou tout au moins l'hôte, l'écrivain à gages de quelque financier ou grand seigneur. Voilà comment se tiraient d'affaire les hommes d'esprit. C'est ainsi que Diderot voyait ceux qui l'entouraient sortir de l'ombre, prospérer, tels les Marmontel, les Morellet, les Grimm. Refusant avec hauteur une telle prospérité, son caractère dominé par l'impétuosité se montrait incapable de mondanité et de politesse. Il se grisait de mots et d'idées pour oublier sa misère et échapper à son entourage. Ce faisant, les scrupules de conscience ne l'étouffaient guère. N'a-t-il pas donné des cours de mathématiques sans en connaître un mot, n'a-t-il pas vendu à un missionnaire des sermons qu'il écrivait sans en croire une parole. C'est dire que le *neveu de Rameau* trahit bien des aspects de la physionomie de son auteur.

Un autre trait de ressemblance entre Hamadani et Diderot, c'est la satire de leur temps.

Récits piquants et sarcastiques, les *Séances* s'en prennent avec verve à la vie des bourgeois parvenus que Hamadani avait alertement menée lui-même. Dans la séance de la *Madira*, il critique avec finesse certaines mœurs d'époque (13). Le négociant s'est approprié une maison par des moyens frauduleux et s'est procuré un collier qu'il a payé « avec l'aide de Dieu » à un prix dérisoire. L'usurier que l'auteur vilipende n'est pas sans rappeler un Turcaret ou un Rastignac.

Dans le *Neveu de Rameau*, le « moi » qui n'est autre que Diderot lui-même dépeint avec quelque brutalité « un peuple

(13) *Madira*, 93. Cette séance a été traduite en italien avec une introduction en forme d'analyse littéraire par F. GABRIELLI dans *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, 1949.

sans mœurs, perdu de débauche et de luxe » (14). L'aspect amoral d'une catégorie de la société du XVIII^e siècle est fort bien mis en relief par le neveu. Dans un dialogue pétillant d'esprit et de verve où « Lui » est en partie « moi », le moi se fait l'avocat de la vertu et l'interprète de la voix de la conscience. En effet, si paradoxal que cela puisse paraître, Diderot se plaît à moraliser.

« Lui » — Et à la place des choses essentielles que vous supprimez ?

« Moi » — Je mets de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de de morale... (15).

Particulièrement véhémement est la satire des financiers. C'est le financier Bertin qui occupe la vedette. Figure représentative d'une classe qui gravit les degrés de la hiérarchie sociale par des moyens louches et frauduleux, le neveu ne manque pas de déverser son fiel contre ces fantoches cupides en quête d'embourgeoisement.

Ces deux œuvres se rejoignent dans la critique acerbe des écrivains parasites, clients des bons repas et des subsides obtenus au prix des plus basses flagorneries. En fait, cette observation n'est pas caractéristique de cette époque. Un tel vice a déjà été fustigé par Boileau, La Bruyère ou d'autres écrivains. Un tout autre problème tourmente l'esprit de Hamadani et de Diderot : celui de la liberté humaine et du fondement de la morale. « S'il n'y a pas de liberté ni de mérite ni de démérite, il n'y a qu'à tirer de la vie le meilleur parti possible et à se procurer au moindre prix le plus de jouissances possibles », et c'est dire alors que l'admiration et l'estime iront non pas aux sages et aux vertueux mais aux habiles dénués de scrupules. Dans un monde où le matérialisme amène à nier la liberté, la vertu n'a plus qu'à applaudir les forts et les habiles.

On s'avisera que les deux héros mis en scène sont loin d'être dépourvus d'intelligence mais ils sont riches de cynisme.

(14) *Neveu*, 434 (les postures de l'Arétin); cf. Lettre à Sophie VALLAND, 13 octobre 1770 (l'écoissais Hoop...).

(15) *Id.*, 421.

C'est leur philosophie de la vie qu'il faut retenir. On relève chez le *Neveu de Rameau* et chez Abû al-Fath un scepticisme intégral. Leur conviction est que la morale n'est qu'une convention. « Souvenez-vous, dit le Neveu, que dans un sujet aussi variable que les mœurs il n'y a rien d'absolument, d'essentiellement, de généralement vrai ou faux, sinon qu'il faut être ce que l'intérêt veut qu'on soit (16).

En sceptique déguisé sous le voile du fatalisme, Abû al-Fath, dans la séance du *Montreur de singes*, lui donne la réplique en ces termes :

« La faute en est au temps et non à moi.
Accuse donc les vicissitudes des jours.

Par ces sottises, j'atteins à mes désirs et je me drape (aux yeux des gens) dans les vêtements de la beauté » (17).

Et dans la séance des *Faux mendiants* il ajoute :

« Ce temps est néfaste et, comme tu le vois, bien inique. La sottise y est qualité et la raison défaut et cause de blâme.

La fortune n'est qu'un fantôme mais elle voltige autour des hommes de peu » (18).

Il passe en revue dans la séance du *Vin*, certaines tendances du siècle qui ont fait de lui un être instable et agnostique :

(16) *Id.*, 400; cf. 410-3 et 432-3. Le thème de la morale a été débattu par HELVETIUS dans *L'Esprit*. Voir lettre de DIDEROT à Catherine II sur la relativité de la morale : « La justice ne peut consister en telles ou telles actions déterminées, puisque les actions auxquelles on donne le nom de juste varient selon les pays, et que ce qui est juste dans l'un est injuste dans l'autre ». Voir aussi, *Lettre sur les aveugles* où DIDEROT traite du même sujet.

(17) *Montreur de Singe*, 88 (éd. Beyrouth, 101). Cette séance a été traduite par S. de SACY. Voir dans *Der Islam*, V, (1914), 92, sq., une série de données sur le *Montreur de Singe* et la traduction de la séance par GRAEFE.

(18) *Faux Mendiants*, 86 (Beyrouth, 97). Les Banû Sassân recouvre l'appellation que semblent s'être donnés les affiliés à la truanderie en Irak et en Perse. L'expression *Banû Sassân* a donné lieu à toutes les hypothèses touchant les rapports de ces truands et leur descendance des rois Sassanides d'Iran.

« Je suis originaire de toute terre et de tout lieu.
Un moment je suis pilier du Mihrab, un autre de la
taverne.
Ainsi agit quiconque est sage à notre époque ».

Voilà comment il justifie sa déchéance à son interlocuteur
Issa Ibn Hišâm.

On retrouve dans le dialogue entre Diderot et son propre
reflet une instabilité et une incertitude identiques :

« Moi : de Socrate ou du magistrat qui lui a fait boire
la ciguë, quel est aujourd'hui le déshonoré ?

« Lui : te voilà bien avancé ! En en a-t-il été un citoyen
moins turbulent ? Par le mépris d'une mauvaise loi
en a-t-il moins encouragé les fous au mépris des hom-
mes » (19).

La doctrine est qu'en suivant son caprice et son plaisir,
on se conforme à une loi universelle, la seule loi, dit Diderot
« Tout ce qui vit, sans en excepter l'homme, cherche son bien-
être aux dépens de qui il appartiendra » (20). Loi de l'égoïs-
me. Il n'y a qu'un devoir dit le « moi ». C'est d'être heureux
La pente naturelle, invincible, inaliénable allant vers le bon-
heur, elle est la source unique de nos vrais devoirs. « Puisque,
dit le neveu, je puis faire mon bonheur par des vices qui me
sont naturels... » (21), il serait bien singulier que j'allasse me
tourmenter une âme damnée pour me bistourner et me faire
autre que je ne suis ». Il est écrit dans l'Évangile (confusion
avec l'Apocalypse), poursuit Diderot « malheur aux tièdes
parce que le Seigneur les vomira ».

Il ressort de tout cela que Hamadâni et Diderot sont deux
êtres aigris par les laideurs de leur temps et qui n'arrivent
pas à surmonter leurs propres contradictions internes. Ils se
grisent de mots et se livrent à une pantomime frénétique.
Vaincus par leurs impulsions, ils érigent leurs appétits en
système. On discerne chez Hamadâni fatalisme morbide, ma-
tématisme, croyance au déterminisme. Quant à Diderot, il os-
cille entre le déisme, le matérialisme et le panthéisme. Tous

(19) Neveu, 401.

(20) Id., 479.

(21) Id., 433.

deux représentent un mélange de scepticisme et de candeur
et passent par des phases d'exaltation et de désespoir. Ils
portent en eux avec une note de pittoresque toutes les con-
tradictions de leur siècle.

Il nous reste à nous demander si l'on peut découvrir quel-
ques affinités entre l'art de Hamadâni et celui de Diderot.

Dans leur débrillé pittoresque, il faut avouer que Abû
al-Fath et le neveu sont des personnages qui dégagent une
vie intense. Ces refoulés sont sous l'empire de désirs aussi
violents que variés. L'énergie qu'ils se garderaient bien de
dépenser au travail, ils la gaspillent en mouvements frénéti-
ques, en gestes désordonnés, en mimiques éloquentes, en gri-
maces parlantes. « En un jour, remarque Diderot lui-même, il
a cent physionomies diverses et contradictoires ». Victor Hugo
disait de lui : « C'est un écho sonore recueillant tous les sons,
toutes les impressions, toutes les idées, une plaque sensible en-
registrant la réalité, puis la reproduisant en vrac, saccadée,
détraquée... ».

Hamadâni et Diderot, chacun à leur manière, ont goûté
un plaisir d'artiste, plutôt que de moraliste, à décrire la pan-
tomime de leur héros et les drôleries de leur vie. Voici com-
ment Diderot parle du neveu :

« Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il
soupirait, il regardait en attendri ou tranquille ou fu-
rieux, c'était une femme qui se pâme de douleur c'était
un malheureux livré à tout son désespoir, un temple
qui s'élève, des oiseaux qui baisent au soleil cou-
chant... Un orage, une tempête, c'était la nuit avec ses
ténèbres, c'était l'ombre et le silence... » (22).

Même succession d'attitudes chez Abû al-Fath mais cette
fois au niveau de la controverse théologique dans la séance de
l'Hospice des Fous :

« Je suis source de merveilles; en ma ruse j'offre des
degrés.

Je suis dans le vrai une cime,
et suis dans le faux une colline.

(22) Id., 469.

Alexandrie est ma patrie, mais je vais comme un mirage sur la terre de Dieu.

Au matin prêtre au monastère (je suis le soir) homme pieux à la mosquée » (23).

Et dans la séance des *Tartuffes* :

« Je possédais dans le passé raison, foi et rectitude, plus tard j'ai troqué — Dieu soit loué — science du légiste contre art du ventouseur... » (24).

Dans les deux œuvres, le réalisme dramatique et poétique tient une large place. Et c'est là assurément la partie la plus vivante, la plus originale. Le génie des deux écrivains y transparaît. On s'avisera que ni l'un ni l'autre ne nous apparaissent ici comme de froids spectateurs, des constructeurs placides de systèmes. Invinciblement, ils glissent vers la vie concrète et ses aspects chaotiques. Doués d'une sensibilité esthétique, ils ont su exprimer à travers la vie de leurs personnages et leurs cabrioles une conception fondamentale de la pantomime universelle. Diderot dans son « neveu », Hamadani dans son *Abû al-Fath* apparaissent moins sous les traits d'un seul personnage que comme une succession de personnages qui rient, qui chantent, qui se démènent comme des forcenés. « J'avais dans une journée cent physionomies diverses » (25), confiait Diderot à Sophie Volland dans une lettre.

Ce que nous restituent les deux œuvres n'est pas la vie de tous les jours en sa banalité mais son pittoresque. Il suffit pour s'en convaincre, de se rappeler la scène où le neveu, parasite du financier, injurie l'abbé, s'installe à la place d'honneur, se querelle avec le maître de maison, jure qu'il partira après le repas et feint de s'en aller dans l'espoir qu'on le retiendra.

Chez Hamadani et chez Diderot, les personnages sont singuliers et se créent des situations marquées par leur étrangeté. En face d'elles, on reste perplexe, ne sachant si l'on doit rire, s'étonner ou s'indigner. On remarquera par ailleurs que tous deux invoquent souvent le nom de Dieu. Pourquoi ? Com-

(23) *L'Hospice des fous*, 102 (Beyrouth, 127).

(24) *Tartuffes*, 120 (Beyrouth, 244).

(25) *Neveu*, 468-9.

me pour remettre en question le problème de la religion qui a suscité tant de controverses dans leur temps respectif, non sans servir de paravent pour camoufler l'hypocrisie des grands et les tribulations des déshérités qui s'évertuaient à se frayer un chemin. Chez Diderot, ce vétéran spéculateur, on discerne un déisme qui frise l'athéisme. Hamadani a vécu à une époque où les écoles théologiques poursuivaient leurs analyses par rapport aux vérités et aux concepts du Coran et de la Sunna. On découvre chez lui un esprit aiguisé qui manifeste une lucide aversion pour les conventions, pour les assertions erronées, les interprétations plus ou moins fallacieuses des paroles de Dieu. C'est sans doute pour réagir contre elles qu'il a revêtu ses allures fantastiques et s'est présenté sous les dehors de l'agnostique. En le lisant, on ne peut s'empêcher de penser à « La promenade d'un sceptique ». L'esthète Diderot, ce Socrate manqué devenu Diogène, a vécu l'expérience de la conscience déchirée qu'impliquait le drame secret de son temps et c'est bien une expérience analogue qu'évoquaient les *Séances* sous l'accoutrement étrange et singulier d'un *Abû al-Fath*.